

# Opiniâtre espérance

Etienne GRIEU, jésuite



Ceux qui vivent un engagement social (professionnel, militant ou bénévole) ont sans doute tout particulièrement rendez-vous avec l'espérance. J'imagine en effet que la plupart du temps, ils ne voient pas les fruits de ce qu'ils font, si bien qu'ils se reconnaîtraient peut-être mieux à la place du semeur – dont on nous dit qu'il sème dans les larmes – qu'à celle du moissonneur.

Cette espérance, en général, est mise à l'épreuve. Tout d'abord parce qu'ils sont témoins de beaucoup de misères qui toujours reviennent, si lourdes qu'on en vient à se demander si ce ne sont pas elles qui auront le dernier mot de l'histoire. Ensuite, parce que souvent, les actions qu'ils entreprennent sont guidées par des urgences ou par des obligations qui semblent s'imposer d'elles-mêmes. Mais y a-t-il un horizon à plus long terme ? Les regards peuvent-ils encore s'accrocher à un point vers lequel se diriger ? Enfin, ils ne sont pas tellement aidés par la culture ambiante qui a du mal à s'enthousiasmer pour des projets qui ne

donnent pas dans le spectaculaire et qu'on peut difficilement évaluer, mettre en chiffres.

Voilà qui peut faire resurgir la question : à quoi bon ? A quoi bon se battre pour que des choses changent ? Et puis finalement, qu'est-ce qui pourrait changer ? Bref, si l'engagement social a rendez-vous avec l'espérance, c'est qu'il en représente un lieu d'épreuve.

On pressent bien que la réponse est moins à chercher du côté de raisons de s'engager – qui s'élaboreraient avant tout dans la tête – que d'une (re)découverte au sein même des engagements, de ce qui est porteur, qui a du goût et ouvre à la joie. C'est pourquoi nous sommes invités au cours de cette rencontre à revisiter ce qui en nous espère et ressort plutôt renforcé par l'engagement social. C'est pour cela que nous nous retrouverons en groupes pour un temps de partage. A présent, je ne fais que donner des pistes pour aider à reconnaître cette espérance qui, sans doute, murmure en chacun de nous.

## 1- Ce qui en nous espère

### a) Ce petit air de fête

C'est quoi ce petit air de fête qui vient chanter dans notre tête, qui nous visite de temps en temps, et qui a cette capacité étonnante à trouver des chemins là où apparemment, il n'y en avait aucun ? C'est quoi cette espérance ? Je me garde bien d'une définition qui ne pourrait que lui couper les ailes. Regardons plutôt quelques uns des traits qui la caractérisent. J'en énumère ici cinq.

- Quand on espère, il y a **quelque chose de prometteur qui se dessine**, qui signale un endroit vers lequel aller (Un « ce-vers-quoi » pourrait-on dire, pour rester volontairement imprécis). Il faut

lui reconnaître cette étonnante capacité de nous tirer en avant.

- Pour que ça chante vraiment, il faut autre chose encore : il faut que ce quelque chose de prometteur, à la fois nous mette en route et ouvre à **une attente**. Ce terme « attente » avertit que ce n'est pas nous qui allons tout faire (sans quoi il s'agirait non d'une espérance, mais d'un simple projet ou d'un programme) : ce vers quoi nous nous dirigeons vient de plus loin que de nous seuls.
- C'est précisément cela qui le rend désirable : on peut escompter qu'il s'accompagne d'**une réelle nouveauté**, ce qui attesterait que nous ne sommes pas condamnés à la répétition de ce que nous avons déjà, ou de ce que nous savons de nous-mêmes.
- Cela signifie également que ce « ce-vers-quoi », parce qu'il nous échappe en partie, ne peut avoir les contours de la netteté d'un dessin industriel. Il demeure en partie flou, si flou qu'il faut reconnaître qu'il est en fait **irreprésentable**.
- Ajoutons un dernier trait, qui peut facilement passer inaperçu. Une espérance suggère qu'autour du « ce-vers-quoi » prometteur, se joue **quelque chose de décisif**, qui fait que tout pourra être vu différemment. Nous attendons aussi de lui l'ouverture à un autre regard sur toutes choses.

Une telle espérance développe une surprenante capacité à mobiliser le meilleur de nous-mêmes, elle incite à agir, à inventer, elle suscite des acteurs, individus ou collectifs. En clair, elle se révèle être une formidable source de dynamisme.

Mais une fois que nous avons ainsi rafraîchi notre regard sur l'espérance, il est possible que nous vienne une autre pensée, moins légère, qui sonne un peu comme un rappel à la réalité : ce petit air de fête qui trotte dans notre tête (ou notre cœur) n'y a-t-il pas des tas de voix qui murmurent à notre oreille qu'il s'agit d'une simple illusion ? L'espérance est-elle une vertu d'un autre âge ?

D'une époque où nous étions encore naïfs. Aujourd'hui est-il encore permis d'espérer ?

De fait, il semblerait que nos contemporains ne soient pas tellement portés sur les grandes espérances. Pour le comprendre, il faut sans doute relire un tout petit peu notre histoire et voir d'où nous venons, en ce qui concerne l'espérance du moins.

#### b) Regard rétrospectif sur les grandes espérances du XXe siècle

Le XXe siècle : a été marqué par de grandes espérances (ou disons, au moins, de grands espoirs : n'est-ce pas le titre d'un célèbre roman de Malraux, ainsi que celui d'une collection que dirigea Camus, deux des figures les plus emblématiques du XXe siècle ?) dont il faut chercher les racines dans les siècles précédents, où l'humanité a pris conscience de capacités nouvelles. Avec les Lumières, s'était ouvert le projet d'aller vers une organisation plus raisonnable du vivre ensemble. Voilà qui pouvait alimenter l'espoir de mettre fin aux guerres si dévastatrices dans notre histoire. Avec les progrès de la science était apparu l'espoir de venir à bout de quelques uns des fléaux les plus terribles : famines et maladies. Avec, enfin, la prise de conscience de notre responsabilité dans l'organisation du vivre ensemble ont surgi des utopies d'un monde exempt d'aliénation, de domination.

Chacun de ces grands espoirs ont en fait donné lieu au meilleur comme au pire. Ils se sont révélés ne représenter, finalement, que le déploiement de nos capacités, lesquelles n'apportent en elles-mêmes rien de décisif sur le sens de notre aventure.

Il reste que nous avons été au cours des derniers siècles extrêmement sollicités. Nous avons été sans doute surmobilisés pour aller vers ces horizons qui n'ont pas chanté aussi juste qu'on l'avait escompté. Cela a pris la forme de grands récits, c'est-à-dire d'histoires qui ont leur logique propre, qui avancent par elles-mêmes, et vis-à-vis desquelles il vaut mieux se situer dans le sens de la marche plutôt qu'à l'encontre (on voit ici pointer quelque chose qui pose question dans cette manière de nous faire espérer : qu'en est-il des

acteurs ? En quoi sont-ils sollicités dans leur liberté, dans ce qu'ils portent de singulier ? De fait, certaines de ces espérances ont pu transformer ceux qui les nourrissaient en esclaves ou en despotes).

Le fait que bien souvent, au lieu d'un avenir heureux, ce fut la catastrophe, indique que l'espérance – ou la levée d'espoirs – côtoie fréquemment la violence. Le passage est facile, de l'espérance à la violence. On devra se demander pourquoi. Dispose-t-on de critères qui aideraient à distinguer une espérance dangereuse d'une espérance vraiment prometteuse ?

En attendant, l'homme occidental du début du XXI<sup>e</sup> siècle paraît quelque peu fatigué d'espérer, il semble qu'il ne faille plus trop lui en raconter. Il n'est pas rare qu'on lui trouve un petit air désabusé, et il devient méfiant dès qu'on lui promet des lendemains qui chantent. Il continue malgré tout de pouvoir se mobiliser, mais il s'agit alors soit d'utopies négatives (qui visent à éviter la catastrophe ; je pense ici à l'écologie), soit d'actions sectorialisées, qui avouent d'emblée

avoir renoncé à de grands changements (ces actions permettent d'établir un lieu plus direct entre la visée et le résultat ; je pense ici à l'humanitaire).

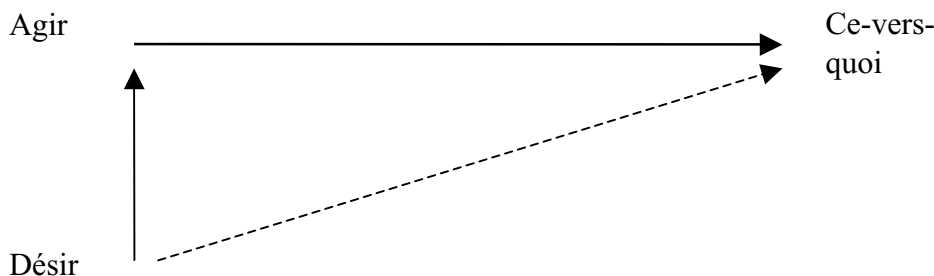
Au total, il semble que pour nos contemporains, il soit impossible de parler d'espérance sans dire en même temps la difficulté à espérer. Nous avons été en quelque sorte vaccinés. Celui qui se contenterait de brandir un horizon prometteur suscitera, au mieux, une tolérance polie mais sceptique (« si ça peut l'aider à vivre »), au pire, le soupçon de visées manipulatrices (« qu'est-ce qu'il veut nous vendre ? »).

Si notre contexte ressemble à ce que je viens de décrire, nous sommes nous aussi ainsi façonnés : tout cela trotte dans nos têtes et suscite beaucoup de prudence avant de s'engager sur la voie de grandes transformations sociales. Tristesse d'appartenir à une époque un peu chagrine ? On peut y voir aussi une chance : c'est l'occasion de revisiter cette étonnante espérance en se demandant quels ingrédients y sont indispensables pour qu'elle ne débouche pas sur de l'amertume.

### c) Quels ingrédients pour l'espérance ?

Commençons donc par regarder quels étaient les ingrédients qui étaient mobilisés dans ces grandes espérances du XX<sup>e</sup> siècle, et quel rôle ils y ont joué.

*Les ingrédients de l'espérance (première approche) :*



Dans une première approche, on pourrait dire que, pour qu'il y ait espérance, on doit pouvoir faire se rencontrer :

- un **ce-vers-quoi prometteur** (j'en ai indiqué plus haut cinq traits ; il n'est pas sûr que les grands mobilisations de

ces derniers siècles les aient tous partagés)

- un **désir** (si aucun désir n'est soulevé, il ne se passera évidemment rien du tout ; il n'est pas sûr que les espérances du XXe siècle aient admis ce rôle clé du désir)
- la capacité à avancer vers le ce-vers-quoi entrevu, autrement dit, la décision d'**agir** (les grandes utopies modernes n'ont pas été en reste de ce côté-là : elles ont dénoncé la vacuité d'une espérance qui ne peut ou ne veut se salir les mains, et au contraire, avancé l'idée d'espérances effectives, capable de faire goûter déjà dans l'histoire les fruits de ce qui est entrevu).

Souvent, les grands espoirs qui ont soulevé le XXe siècle ont durci le « ce-vers-quoi » qu'ils nous faisaient voir, afin de le rendre plus consistant, moins contestable. Le summum en la matière fut atteint par la perspective léniniste et sa prétention à ériger son projet en vérité scientifique à laquelle, bien entendu, rien ne doit pouvoir faire obstacle. En réaction contre cela, il semblerait que nous ayons développé des allergies envers les « ce-vers-quoi » trop bien dessinés, percevant sans doute qu'il y avait là quelque chose de mensonger. Cette aversion va parfois jusqu'au refus de tout horizon prometteur valable pour le grand nombre. Exit, donc, la référence à un avenir meilleur, façonné par l'humanité, en fonction d'une certaine idée du bonheur. Le « ce-vers-quoi », ainsi interdit de cité, se trouve donc rabattu sur le rapport entre désir et agir.

L'espérance se concentre alors entièrement sur le jeu du désir et de l'action, ce qui permet de vivre dans une sorte de jouissance de l'agir, de la réussite, de la performance. On peut certes y voir quelque chose de créateur, la quête, par l'action et grâce à elle, d'une révélation de ce que nous sommes et de ce dont l'humanité est capable. Des problèmes surgissent rapidement lorsqu'au nom de cela est totalement éludée la question du ce-vers-quoi ; il en résulte une sorte d'enfermement dans l'agir, qui se révèle rapidement insensé.

De fait, beaucoup de nos contemporains ressentent ce malaise. Ils ne voient pas vers quel rendez-vous porteurs de sens l'agir pourrait se diriger. A cela s'ajoute une impression de lassitude qui parfois perce : à peine a-t-on fini une chose qu'il faut en entreprendre une autre, avec cette impression, souvent, d'être utilisé par un mécanisme à produire dont on peut douter qu'il humanise et qu'il mette en valeur notre singularité.

Alors apparaît parfois une autre tendance : renoncer finalement non seulement au ce-vers-quoi, mais aussi à l'agir, pour cultiver le désir. Désir de vivre, désir d'être soi, de parvenir à une harmonie à l'échelle de sa propre personne. La capacité à espérer tend alors à se réduire à la sphère de la subjectivité ; c'est le repli vers le minuscule. Un film qui a connu un si grand succès, *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, en constitue sans doute un bon symptôme (tout projet d'inscrire quelque chose dans l'histoire y est plaisamment moqué au profit d'une attention aux petits riens du quotidien). On doit là aussi reconnaître une aspiration qui, en soi, n'a rien de méprisable : l'attention à cette merveille que nous sommes, capables de percevoir, de sentir, de se mettre en paix avec elle-même, son histoire, ses rêves, bref, de se satisfaire de sa vie. Voilà qui nous laisse avec une espérance au format de poche, qui de fait, risque de ne pas pouvoir construire grand-chose dans l'histoire.

En écrivant cela, je ne veux pas donner l'impression de porter un jugement moral sur notre époque, et encore moins sur nos contemporains. Dans une époque où tout bouge, où les points de référence s'estompent, le repli sur le soi est un réflexe compréhensible (on a connu pareil mouvement, au crépuscule de l'empire romain, avec le succès du stoïcisme).

Au total, je me refuse à interpréter l'époque actuelle comme un monde désespéré. Je le vois plutôt comme en désarroi, après avoir fait l'expérience de cruels désenchantements autour des projets qui avaient cristallisé le plus d'espoirs. Elle laisse des acteurs fragilisés, dubitatifs sur la possibilité de trouver du sens et de découvrir à

nouveau des horizons prometteurs vers lequel diriger ses pas.

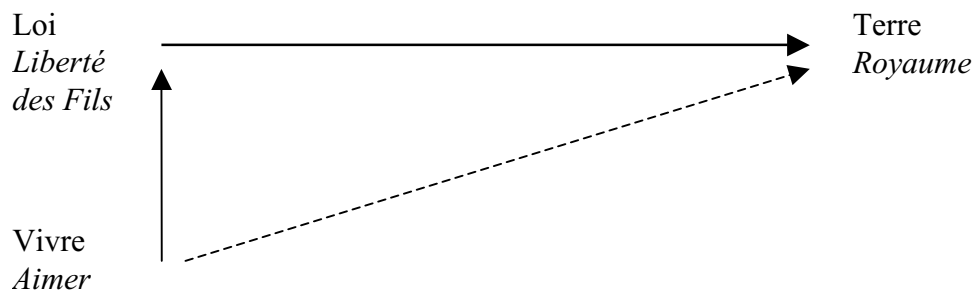
## 2- Regard sur la tradition biblique

C'est avec tout cela en tête que je propose d'aller voir du côté de la tradition

biblique, et de se demander quelle(s) vision(s) de l'espérance pourrait s'y lire.

Pour commencer, un petit exercice sans prétention : si l'on devait remplir notre schéma avec des mots bibliques, qu'est-ce que cela donnerait ?

### a) Les ingrédients de l'espérance dans la Bible (première approche)



- Le « **ce-vers-quoi** » prometteur, dans le premier Testament serait la Terre que Dieu va donner (c'est-à-dire aussi, la possibilité d'être un peuple qui vive dans la proximité de son Dieu). Reformulé dans le Nouveau Testament, c'est le royaume de Dieu (c'est-à-dire, la possibilité d'une réconciliation avec Dieu et entre les hommes)
- **L'agir** qui se conforme à ce « ce-vers-quoi », ce serait dans le premier Testament, l'accomplissement de la Loi (ce que nous faisons prend alors valeur de réponse au don de Dieu et donne consistance à sa promesse). Reformulé par le Nouveau Testament, c'est l'appel à laisser le Christ remodeler nos manières de faire (j'ai ici forgé l'expression de « liberté des fils (de Dieu) », à partir de Rm 8,19, où il est question de la « révélation des fils de Dieu » et Rm 8, 21 où Paul parle de « la liberté de la gloire des enfants de Dieu »).

- Quant au **désir**, dans le premier Testament, il pourrait s'agir tout simplement du désir de vivre (de survivre tout simplement, d'échapper à la maladie, à la défaite, à la famine, à la mort, de n'être pas dégradé dans son humanité, pas humilié notamment). Dans le Nouveau Testament, ce thème serait reformulé en désir de vivre dans l'*amour* de Dieu (c'est-à-dire, de l'accueillir dans son existence et de laisser celle-ci s'en imprégner tout entière).

Rappelons au passage, que si le premier Testament n'est pas aboli, cela signifie que notre espérance se nourrit du passage constant de la première version de l'espérance à la seconde.

Cependant, ce schéma est incomplet. En effet, l'espérance, selon la tradition biblique, ne se construit pas uniquement à partir de ces trois éléments ; il lui en manque un quatrième, absolument indispensable puisqu'il en constitue, pourrait-on dire, la pierre angulaire. Cet ingrédient absent, c'est

l'alliance. Sans alliance, pas de « ce-vers-quoi », ni de possibilité de se diriger vers lui, ni même de désir de vivre selon la promesse. C'est l'alliance en effet, qui appelle tout le reste.

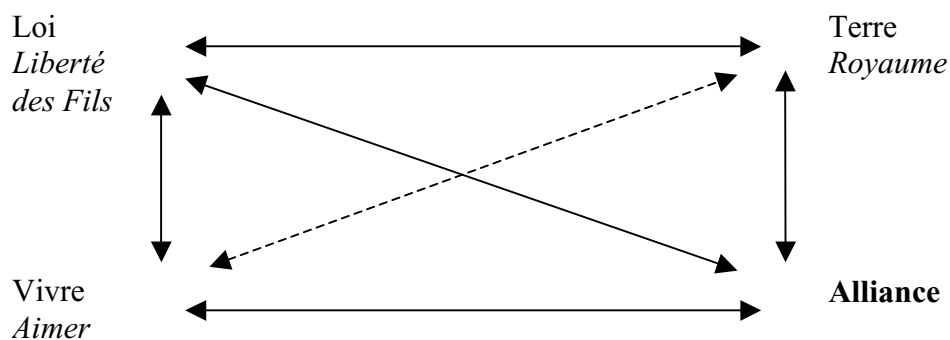
C'est à dessein que j'ai ainsi esquissé une première vision de l'espérance, de façon à visualiser, en quelque sorte, ce qui lui fait défaut. Si l'on décalque l'espérance biblique à partir de l'espérance telle qu'elle s'est déployée au cours des deux derniers siècles, apparaît

cette lacune capitale. Voilà qui signale une grave déficience des espérances contemporaines, qui pourrait d'ailleurs nous conduire à nous interroger sur la légitimité de les désigner ainsi (le terme « espoir » leur conviendrait sans doute mieux).

#### b) L'alliance : pierre angulaire pour l'espérance

On doit donc compléter notre schéma :

*Les ingrédients de l'espérance dans la tradition biblique(2<sup>e</sup> version) :*



(NB : quand on introduit ce quatrième pôle dans le schéma, les flèches se mettent à fonctionner dans les deux sens. C'est que l'intentionnalité n'est plus concentrée en un seul lieu – celui du désir du sujet humain – puisque l'alliance relève d'une initiative de Dieu ; dès lors, l'espérance devient dialogique, elle cesse de se construire à partir d'un unique pôle de subjectivité)

L'alliance est une notion clé dans la Bible ; c'est le chemin par lequel Dieu s'invite à nouveau dans notre histoire. On pourrait lui associer un certain nombre de traits :

- L'alliance, ce n'est pas pour demain ; c'est **dès maintenant**, c'est une réalité qui nous concerne aujourd'hui.
- L'alliance **nous touche personnellement** ; elle nous rejoint concrètement, à travers des personnes qui ont été pour nous figures de cette alliance

(on peut penser aussi bien aux personnages bibliques qu'à des témoins postérieurs).

- L'alliance **se construit par des liens vivants**, ceux que Dieu a tissé avec les patriarches, puis tout le peuple hébreux, ceux que Jésus est venu renouer entre l'humanité et son Père. En lisant les évangiles, on voit que cela se manifeste à travers une multitude de rencontres où adviennent, pour chacun des protagonistes, des choses tout à fait cruciales.
- Elle se dit aussi **à travers des formes instituées** (fêtes, célébrations, gestes, lecture des Ecritures).
- L'ensemble se déploie **à l'initiative de Dieu**, à laquelle nous sommes appelés à **répondre** (cette histoire d'alliance ne fait pas de nous des êtres purement passifs)

- Tout cela **s'inscrit aussi dans nos manières de vivre ensemble** (elles vont être marquées par la façon qu'a Dieu d'entrer et de vivre en relation).
- C'est d'abord grâce à cette alliance que la réalité de ce qui nous est promis (le Royaume) nous rejoint (sinon, il resterait abstrait et lointain). Elle **rend accessible, dès maintenant, la promesse.**

Cette expérience de vivre dès maintenant dans cette alliance, et de vivre d'elle, permet de comprendre aussi en quoi consiste le « **ce-vers-quoi** » qu'ouvre la Bonne Nouvelle (le Royaume). Ce qui fait sa substance ne consiste pas en la réalisation de quelque chose, ce n'est pas non plus de l'ordre d'une organisation idéale, ni même de la mise en œuvre de règles du jeu qui seraient parfaitement équitables. Non, elle n'est pas d'abord de cet ordre-là (en ce sens, le « **ce-vers-quoi** » des chrétiens se distingue clairement des utopies). Ce qui forme la substance du Royaume, ce sont des relations, ou plutôt, une certaine manière de se lier les uns aux autres, qui met chacun en genèse, permet de faire venir au jour ce qui est beau en lui, ce qui est voué à vivre en Dieu. (cela comprend la justice, bien entendu, mais c'est plus que la seule justice ; laquelle peut se montrer calculatrice).

Etre touché personnellement par cette promesse grâce à l'alliance réveille en nous le **désir** de vivre et d'aimer (le pôle de la subjectivité humaine s'en trouve donc revisité), donne envie d'y répondre, d'**agir** dans l'Esprit, avec la liberté des Fils (reformulation de ce que l'on avait placé précédemment sous l'étiquette de l'agir). On comprend maintenant pourquoi chacun des pôles de notre schéma de base des ingrédients de l'espérance s'étaient trouvés autrement formulés lorsqu'on était passé du côté de la tradition biblique.

### c) Répondre à l'alliance

Comment notre Dieu se propose-t-il d'entrer en alliance ? Quelle réponse serait appelée de notre part ? Je relève ici sept traits qui pourraient décrire une dynamique d'alliance :

- Il s'agit d'un lien proposé par Dieu, mais pas établi sans le consentement de son partenaire. Un lien, cela signifie que désormais **le sort de l'un est associé au sort de l'autre** ; on ne peut plus concevoir la vie de l'un indépendamment de celle de l'autre.
- Se trouve dès lors mis en jeu ce que l'on est, et le rapport à soi s'en trouve modifié : le soi ne peut plus être regardé comme préexistant et extérieur aux relations ; chacun se découvre **en genèse dans la relation** d'alliance.
- Entre Dieu et son peuple, il y a quand même une dissymétrie considérable ; mais l'alliance a cet effet de mettre le peuple (c'est-à-dire nous) en position de pouvoir répondre à Dieu : nous sommes placés d'emblée à sa hauteur. On a donc affaire à une dissymétrie, certes, mais qui inaugure en même temps une égalité déjà là. C'est cette **égalité par-delà la dissymétrie** qui va faire que le lien dont je parlais est doté d'une force d'appel considérable (c'est cela qui fait de l'alliance un lieu de genèse). Il devient alors appel à la parole, à la liberté et à participer à la vie même de Dieu.
- Ce lien comporte un aspect de **non-conditionnalité** (Dieu n'a pas établi son alliance « à condition que ») ; et à l'intérieur de ce socle qui n'est jamais mis en cause, l'alliance déploie **des éléments contractuels** (si tu agis ainsi, alors tu grandiras).
- Ce lien n'est **pas à durée déterminée** (il n'est pas envisagé d'y mettre fin).
- Il est **pardonnant**.
- Il est **contagieux** : le lien établi entre D et son peuple a des répercussions sur la manière de vivre avec l'autre, y compris l'étranger (cela : dès le décalogue ; le sabbat par exemple est aussi un repos pour l'étranger).

S'agit-il d'un type de relation tout à fait extraordinaire ? Oui, du fait qu'il vient de Dieu ; mais en même temps, entendre cela dans la Bible permet de reconnaître que nous

vivons des expériences du même ordre dans la vie de tous les jours. Du coup, nous sommes autorisés à discerner, au sein de tous ces liens humains qui nous permettent de tenir debout dans l'existence, quelque chose qui vient de Dieu. Par exemple dans la relation amoureuse ou dans les rapports parents-enfants, il y a quelque chose du même ordre. La dynamique d'alliance y est facilement reconnaissable. A noter que j'ai nommé des lieux de genèse de l'humanité. Mais cette genèse s'opère aussi grâce à de multiples autres lieux, y compris des formes instituées : celles-ci sont capables de porter une intention (l'intention d'appeler à l'existence), elles en représentent comme l'écriture. Dès lors, elles sont dotées d'une force symbolique indéniable. Elles aussi peuvent participer d'une dynamique d'alliance et la faire entendre.

On doit tenir ensemble deux affirmations au sujet de cette dynamique d'alliance : celle-ci affecte tout lien humain, de manière plus ou moins accentuée certes, plus ou moins visible, de sorte qu'on puisse supposer qu'aucun d'eux – même les plus injustes ou les plus pervers – ne soit totalement exempt des saveurs d'une alliance (ne serait-ce que parce que je dois, pour établir un contact, supposer que l'autre est en capacité de me répondre, sinon je ne m'adresserais pas à lui ; dès lors, la non-conditionnalité de l'engagement vis-à-vis d'autrui se fait entendre, même si elle est immédiatement recouverte par d'autres éléments beaucoup moins reluisants). Deuxième aspect : dans la société moderne, rien ne s'oublie plus aisément que ce type de liens, si bien que l'on peut évoluer et agir comme s'ils n'existaient pas, comme si nous étions parfaitement étrangers les uns aux autres et que nous n'avions que des rapports calculés, de type contractuels.

Ici, je dois signaler que ce qui m'a mis la puce à l'oreille pour comprendre l'importance de l'alliance, c'est l'écoute de personnes du Quart Monde. Dans le cadre du Sappel, j'ai participé à un groupe de parole au cours de ces trois dernières années. Ceux qui sont familiers de la misère reviennent sans cesse à ce type de liens, à la fois parce que c'est souvent pour elles le lieu d'une blessure, et

aussi parce qu'elles ont conscience qu'on touche ici à l'essence de l'humanité, à ce sur quoi elle repose. Elles en parlent beaucoup et elles obligent à reconnaître là un rendez-vous crucial. Ce sont elles qui m'ont incité à lire la Bible un peu autrement, pour reconnaître que l'alliance est un ingrédient indispensable pour l'espérance.

C'est à partir de ce qu'elles ont dit que l'on peut associer l'espérance à ce type de liens qui appellent à la vie. Cette étonnante aptitude à l'espérance est plantée au lieu-même de notre genèse, qui ne cesse de nous travailler, dans la joie ou la souffrance. Si l'on devait rendre compte de l'opiniâtreté de l'espérance, c'est probablement à cause de cela, qui permet également de comprendre le dicton populaire : « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». C'est que la vie est donnée, et qu'au mouvement ainsi ouvert en nous, rien ne peut assigner un terme.

Cet aspect du vivre ensemble que j'ai appelé dynamique d'alliance est tout particulièrement appelé par les personnes avec qui il est spécialement difficile d'établir un rapport donnant-donnant (dans lequel je ne m'engage que si je suis payé en retour par un bien dont la valeur mesurable est équivalente à ce que j'ai avancé). On pourrait signaler :

- **les plus fragiles** (je ne peux pas engager de commerce avec eux, car ils n'ont pas de quoi me rendre l'équivalent de que je vais dépenser ; il va donc falloir inventer autre chose).
- **les petits** – les enfants, les adolescents : ils ne peuvent pas encore donner en retour.
- **l'étranger** (il relève d'un autre système de calcul que le nôtre, ce qui rend tout échange calculé hasardeux)
- **l'ennemi** (lui, c'est qu'il ne veut pas me rendre).

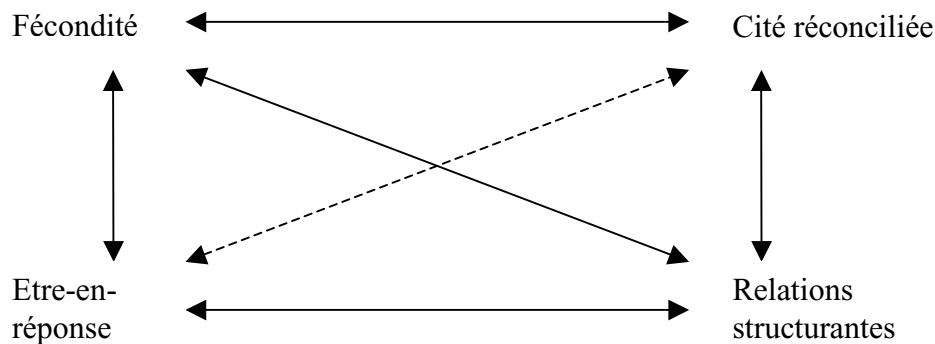
A noter que ces quatre figures peuplent les évangiles. Chaque fois que je parviens à faire avec ces partenaires un bout de chemin, il y a de fortes chances que la dynamique d'alliance se fasse clairement entendre. Et donc, que l'espérance de chacun s'en trouve comme réveillée.

### 3- Quelle vision de l'espérance pour aujourd'hui ?

Chacun est apte à l'espérance puisque chacun conserve en lui – même s'il l'a remisé dans une vieille malle qui sent le moisi –

la mémoire de sa genèse. Comment en parler aujourd'hui de sorte que cela puisse être entendu dans l'espace public ? Voilà qui nécessiterait un petit travail de reformulation afin de dire notre espérance en termes non directement religieux.

*Les ingrédients de l'espérance (traduit du patois de Canaan) :*



L'alliance a été rebaptisée ici « relations structurantes » (bien que je ne sois pas satisfait de ce terme). Il s'agit de ces liens (décrits ci-dessus dans le paragraphe sur la « dynamique d'alliance ») par lesquels nous avons été appelés à l'existence, grâce auxquels nous pouvons à notre tour en appeler d'autres et nous reconnaître ensemble, transformés par cette genèse ; certains pourront y voir l'effet de l'appel d'un Autre (que les croyants nommeront Dieu).

Pour que ce type de liens puisse advenir et durer cela suppose

- des lieux pour faire des choses et avancer ensemble (des cadres institués)
- des règles du jeu (qui permettent que chacun trouve une place)
- des échanges (se parler, se rencontrer, etc.)
- la conscience de l'importance de ces liens, et le désir d'en prendre soin (faute de quoi, les lieux institués pour qu'ils se déploient deviennent des coquilles vides, désinvestis par l'humanité).

L'existence de ce type de relations capables d'appeler à l'existence constitue la condition de base pour envisager un « ce-vers-quoi » prometteur. Je l'ai appelé « Cité réconciliée ». En effet, ce qui interdit le plus souvent d'envisager un avenir heureux, c'est la difficulté à ce que les appels à l'existence puissent se faire entendre pour tous, d'une part, et d'autre part, qu'ils ne s'excluent pas mutuellement, autrement dit, que l'entrée sur scène de certains ne soit une menace pour personne. Une cité réconciliée ouvre la perspective d'une coexistence où personne ne soit mal venu, et où la croissance des uns ne se fasse jamais au détriment d'autres. Chacun est appelé à l'existence par tous les autres. On ne peut pas en dire beaucoup plus que cela. En ce sens, cette cité réconciliée demeure irréprésentable : personne ne peut en tracer les plans, ni indiquer précisément les étapes du chemin qui y conduit. Ainsi, le « ce-vers-quoi » d'emblée est posé non comme un bien à posséder, mais comme ce qui pourrait nous advenir.

Bien entendu, le chrétien peut faire de cette cité réconciliée une lecture théologique. Il pourrait alors parler de

« communion » ; pour lui, c'est en Christ que nous sommes redonnés les uns aux autres, par-delà tout ce qui peut nous séparer ou nous blesser. Communion, bien entendu, ne dit pas fusion (celle-ci dissout les différences) ; ici au contraire, chacun est unique, et garde conscience de la valeur de ce qu'il est seul à porter ; mais cette singularité, au lieu d'enfermer dans la défense et promotion de soi, peut se vivre en Christ, dans la dynamique de son alliance – qui est aussi la dynamique de sa Pâque – comme interdépendance qui libère, don et solidarité (il s'agit donc de plus que la justice, ou disons, c'est une justice selon l'Évangile, qui se refuse à se limiter à compter).

S'inscrire dans cette dynamique où nous nous entendons appelés à l'existence et capables à notre tour de participer à cet appel, voilà qui transforme notre manière de nous rapporter à notre propre désir. Il ne peut plus être regardé comme procédant uniquement de nous-mêmes, mais il est accueilli comme une réponse au don reçu. Voilà qui fait de nous des « êtres-en-réponse » (c'est-à-dire, des êtres dont le désir de vivre est essentiellement réponse à l'appel par lequel nous venons à l'existence).

Mais c'est aussi la manière de vivre et de concevoir notre action qui bouge : désormais, l'on peut reconnaître que ce qui lui donne sa valeur n'est pas quelque chose qui pourrait se mesurer (que l'on pourrait appeler réussite par exemple), mais que c'est le fait d'avoir pu partager cet appel à vivre dont on a bénéficié, ce goût de vivre que l'on a reçu. Ainsi, l'agir pourrait être renommé « fécondité ». Une fécondité ne peut ni se planifier, ni se quantifier, mais que nous pouvons reconnaître en s'étonnant, le plus souvent, de ce qu'elle a produit.

Une telle vision de l'espérance n'est pas réservée aux chrétiens. J'ai cherché à traduire le « patois de canaan », précisément pour montrer qu'elle peut se partager avec bien d'autres. Simplement, le chrétien se trouvera libre de reconnaître et de nommer, dans tout cela, le don du Dieu de Jésus Christ. Comme chrétiens, nous sommes libres de reconnaître en la Cité réconciliée dont j'ai parlé, le Christ lui-même ; tel qu'on nous le présente dans

l'épître aux Ephésiens : celui qui récapitule toute chose en lui. Cela veut dire que les chrétiens, lorsqu'ils se laissent aller à l'espérance, dirigent leurs pas vers quelqu'un. Le terme pour nous, c'est un événement de rencontre. Voilà qui est susceptible de redoubler le caractère opiniâtre de notre espérance : non seulement elle s'enracine dans ce qui en nous est en genèse, mais elle se dirige vers quelqu'un qui nous permet de retrouver tous les autres. Une telle promesse ne se laisse pas facilement oublier ou délaisser.

Nous savons que cette rencontre, c'est aussi la fin des temps ; c'est pourquoi notre espérance touche à l'eschatologie. Mais ce qui adviendra alors n'est pas réservé à la fin car, dès à présent, nous pouvons en ressentir la réalité, notamment lorsqu'il nous est donné de goûter déjà quelque chose de cette cité réconciliée, de cette communion où chacun se reçoit en s'en remettant aux autres. C'est ainsi que la fin des temps travaille notre présent et lui fait porter du fruit.

L'élément de rencontre que nous associons à la fin ultime permet aussi de comprendre pourquoi l'espérance est d'habitude si disposée à la création, à la nouveauté : une vraie rencontre laisse place en général à l'imprévu, à ce que l'on n'avait pas même imaginé. Loin d'être une écriture par avance de l'histoire, la promesse vers laquelle nous nous dirigeons provoque le surgissement du neuf, de ce que l'on n'avait encore jamais osé imaginer, parce qu'il s'agit d'un rendez-vous.

Etienne Grieu

### Envies et désirs

- Sur quel désir mon engagement social s'appuie-t-il ? (comment j'en parlerais, désir de quoi ? désir pourquoi, pour qui ?)
- Sur quoi s'enracine ce désir ? (comment a-t-il vu le jour ? qu'est-ce qui le nourrit ?)
- A quoi doit-il s'affronter ? (qu'est-ce qui le contrarie, le menace ? et, dans ce cas, que devient-il ?)
- Ai-je des occasions de partager ce désir, d'en parler à d'autres ?

### Résistance

- A quoi j'ai envie de résister ? ce que je trouve inacceptable et qui m'oblige à réagir ?
- Comment je manifeste ma résistance ?
- Qu'est-ce qui l'entretient, lui donne du ressort ?
- Est-ce qu'au fil de cette résistance, je découvre des choses nouvelles, qui m'étonnent, qui sont source de joie, qui résonnent comme une promesse ?

### Utopies et visées

- Si j'avais à formuler ce vers quoi je voudrais aller, comment en parlerais-je ? (une utopie, une promesse, un horizon, un projet ?)
- Qu'est-ce qui me fait croire que c'est possible, qu'il y a quelque chose d'intéressant de ce côté-là ?
- Qu'est-ce qui attaque cette visée, tend à montrer que ce n'est qu'une chimère ?
- Est-ce que j'ai l'occasion de goûter déjà quelque chose de ce vers quoi je me dirige ?

### Fruits de l'action

- Concrètement, qu'est-ce que je fais (avec qui, comment, dans quel but) ?
- Que m'apporte cet engagement dans l'action (quelles difficultés, stress, joie, sentiment d'échec, heureuses surprises) ?
- Quand je regarde en arrière : que s'est-il construit ? Comment pourrais-je rendre compte de cette fécondité (comment je me l'explique) ?

### Face aux échecs

- Quels échecs j'ai rencontrés dans mon engagement social ? (que s'est-il passé ?)
- Comment je relis cela après coup ? Quels enseignements j'en retiens ?
- Cet échec est-il total ? A-t-il eu une fécondité inattendue ?
- Est-ce que la traversée de l'échec a fait naître en moi quelque chose de nouveau, qui soit prometteur ?

### Partenaires

- Avec qui je travaille, qui je rencontre ?
- Est-ce que l'engagement m'a permis de vivre des liens d'un type un peu nouveau ? (si oui, ce serait quoi cette nouveauté, comment en parler, en rendre compte ?)
- Puis-je voir ce tissu relationnel comme quelque chose qui porte une promesse ? (et si oui : promesse de quoi ? une promesse parmi d'autres, ou bien une promesse qui dit quelque chose d'essentiel ?)
- Comment faire fructifier les éléments heureux recueillis à l'occasion de ces liens ?

### Traverser les conflits

- Ai-je eu l'occasion, au cours de mon engagement, de vivre des conflits difficiles ?
- Comment faire pour ne pas être entièrement pris par eux ? De quels points d'appuis ai-je pu bénéficier pour les traverser ?
- Certains conflits ont-ils été l'occasion de retrouver l'adversaire autrement (pas seulement comme un adversaire, mais comme quelqu'un avec qui un bout de chemin a été fait) ?
- A travers tout cela, s'est-il construit quelque chose ?

### Surprises

- Mon engagement a-t-il été l'occasion de surprises (heureuses, malheureuses ?) lesquelles ?
- Qu'est-ce que cela m'a fait découvrir ?

- Ces surprises ont-elles parfois le goût d'une promesse ? (si oui : promesse de quoi, de qui ?)
- Ai-je des lieux pour en parler ? Puis-je les partager ?

